

David Foenkinos

Vers la beauté



folio

COLLECTION FOLIO

David Foenkinos

Vers la beauté

Gallimard

© *Éditions Gallimard, 2018.*

Couverture : Illustration © Soledad Bravi.

David Foenkinos est l'auteur de plusieurs romans dont *Le potentiel érotique de ma femme*, *Nos séparations*, *Les souvenirs*, *Je vais mieux* et *Deux sœurs*. *La délicatesse*, paru en 2009, a obtenu dix prix littéraires. En 2011, David Foenkinos et son frère Stéphane l'ont adapté au cinéma, avec Audrey Tautou et François Damiens. Ils ont également réalisé le film *Jalouse*, avec Karin Viard. En 2014, *Charlotte* a été couronné par les prix Renaudot et Goncourt des lycéens. *Le mystère Henri Pick*, publié en 2016, a été porté à l'écran par Rémi Bezançon, avec Fabrice Luchini et Camille Cottin. Les romans de David Foenkinos sont traduits dans plus de quarante langues.

PREMIÈRE PARTIE

1

Le musée d'Orsay, à Paris, est une ancienne gare. Le passé dépose ainsi une trace insolite sur le présent. Entre les Manet et les Monet, on peut se laisser aller à imaginer les trains arrivant au milieu des tableaux. Ce sont d'autres voyages maintenant. Certains visiteurs ont peut-être aperçu Antoine Duris ce jour-là, immobile sur le parvis. Il paraît tombé du ciel, stupéfait d'être là. La stupéfaction, c'est bien le mot qui peut caractériser son sentiment à cet instant.

2

Antoine était arrivé très en avance à son rendez-vous avec la responsable des ressources humaines. Depuis quelques jours, son esprit entier était focalisé sur cet entretien. Ce musée, c'était là

où il voulait être. Il se dirigea d'un pas calme vers l'entrée du personnel. Au téléphone, Mathilde Mattel lui avait bien précisé de ne pas emprunter le chemin des visiteurs. Un vigile l'arrêta :

« Vous avez un badge ?

— Non, je suis attendu.

— Par qui ?

— ...

— Par qui êtes-vous attendu ?

— Pardon... j'ai rendez-vous avec madame Mattel.

— Très bien. Je vous laisse vous diriger vers l'accueil.

— ... »

Quelques mètres plus tard, il répéta la raison de sa visite. Une jeune femme vérifia dans un grand carnet noir :

« Vous êtes monsieur Duris ?

— Oui.

— Puis-je vous demander une pièce d'identité ?

— ... »

C'était absurde. Qui voudrait se faire passer pour lui ? Il s'exécuta docilement, accompagnant son geste d'un sourire compréhensif pour masquer sa gêne. L'entretien d'embauche semblait avoir déjà débuté avec le vigile puis la standardiste. Il fallait être performant dès le premier bonjour, on ne tolérait plus le moindre merci approximatif. Après que la jeune femme eut vérifié qu'il était bien Antoine Duris, elle lui indiqua le chemin à suivre. Il fallait longer un couloir, au bout duquel

il trouverait un ascenseur. « C'est facile, vous ne pouvez pas vous tromper », ajouta-t-elle. Antoine se doutait qu'avec ce genre de phrase, il se tromperait immanquablement.

Au milieu du couloir, il ne savait déjà plus vraiment ce qu'il devait faire. De l'autre côté de la baie vitrée, il aperçut un tableau de Gustave Courbet. La beauté demeure le meilleur recours contre l'incertitude. Depuis des semaines, il luttait pour ne pas sombrer. Il sentait qu'il avait peu de forces, et les deux interrogatoires qui s'étaient déjà enchaînés lui avaient demandé un effort considérable. Pourtant, il ne s'était agi que de prononcer quelques mots, de répondre à des questions ne comportant pas le moindre piège. Il était revenu à un stade primaire de la compréhension du monde, se laissant souvent envahir par des peurs irrationnelles. Il sentait chaque jour davantage les conséquences de ce qu'il avait vécu. Allait-il seulement être capable de passer cet entretien avec madame Mattel ?

Dans l'ascenseur qui le conduisait au deuxième étage, il jeta furtivement un œil au miroir et se trouva amaigri. Rien d'étonnant à cela, il mangeait moins, oubliant parfois de dîner ou de déjeuner. À sa décharge, son estomac ne se manifestait pas. Il pouvait sauter des repas sans ressentir le moindre gargouillement, comme si son corps se composait désormais de territoires anesthésiés. Seul son esprit le poussait à penser : « Antoine,

tu dois manger. » Les humains dans la souffrance forment deux camps. Ceux qui résistent par le corps, et ceux qui résistent par l'esprit. C'est l'un ou l'autre, rarement les deux.

À sa sortie de l'ascenseur, une femme l'accueillit. Habituellement, Mathilde Mattel attendait ses rendez-vous dans son bureau, mais pour Antoine Duris, elle avait décidé de se déplacer. Elle devait être terriblement pressée d'en savoir davantage sur ses motivations.

« Vous êtes Antoine Duris ? s'enquit-elle tout de même pour être sûre.

— Oui. Vous voulez ma carte d'identité ?

— Non, non. Pourquoi ?

— On me l'a demandée en bas.

— C'est l'état d'urgence. C'est comme ça.

— Je ne vois pas très bien qui pourrait fomenter un acte terroriste contre la DRH du musée d'Orsay.

— On ne sait jamais », répondit-elle en souriant.

Ce qui avait pu passer pour un trait d'esprit, ou même de l'humour, était pourtant un froid constat de la part d'Antoine. Elle fit un geste de la main pour indiquer la direction de son bureau. Ils s'engouffrèrent alors dans un long couloir étroit, où ils ne croisèrent personne. Tout en la suivant, il songea que cette femme devait bien s'ennuyer dans la vie pour recevoir de potentiels futurs employés à une heure où le reste du personnel ne semblait pas être arrivé. Il ne fallait pas chercher la moindre logique au sein de la logistique des pensées d'Antoine.

Une fois dans son bureau, Mathilde proposa du thé, du café, de l'eau, ce qu'il voulait à vrai dire, mais Antoine préféra dire non merci, non merci, non merci. Alors, elle commença :

« Je dois vous dire que j'ai été très surprise en recevant votre CV.

— Pourquoi ?

— Pourquoi ? Vous me demandez pourquoi ? Vous êtes maître de conférences...

— ...

— Vous avez même une certaine renommée. Je suis déjà tombée sur l'un de vos articles, il me semble. Et vous postulez... pour être gardien de salle.

— Oui.

— Cela ne vous paraît pas étrange ?

— Pas spécialement.

— Je me suis permis d'appeler l'ENSBA¹, avoua Mathilde après un temps.

— ...

— On m'a confirmé que vous aviez décidé de quitter votre emploi. Du jour au lendemain, comme ça, sans la moindre raison.

— ...

— Vous en aviez marre d'enseigner ?

— ...

— Vous avez fait... comme une dépression ? Je peux comprendre. Le burn-out, c'est de plus en plus fréquent.

1. L'École nationale supérieure des beaux-arts de Lyon.

— Non. Non. Je voulais arrêter. C'est comme ça. J'y retournerai sûrement plus tard, mais...

— Mais quoi ?

— Écoutez, madame, j'ai postulé à un emploi et je voudrais savoir si j'ai des chances de l'avoir.

— Vous ne vous sentez pas trop qualifié ?

— J'aime l'art. Je l'ai étudié, je l'ai enseigné, d'accord, mais j'ai simplement envie maintenant d'être assis dans une salle au milieu des tableaux.

— Ce n'est pas un métier reposant. On vous pose des questions tout le temps. Et puis ici, à Orsay, il y a beaucoup de touristes. Il faut toujours être vigilant.

— Prenez-moi à l'essai, si vous avez des doutes.

— J'ai besoin de monde, car nous commençons la semaine prochaine une grande rétrospective Modigliani. Ça va attirer les foules. C'est un tel événement.

— Ça tombe bien.

— Pourquoi ?

— J'ai écrit ma thèse sur lui. »

Mathilde ne répondit rien. Antoine avait pensé que cette révélation jouerait en sa faveur. Bien au contraire, elle semblait accentuer aux yeux de la DRH l'étrangeté de sa démarche. Que venait faire ici un érudit comme lui ? Pouvait-il lui dire la vérité ? Il était comme une bête apeurée, et seule l'idée de se réfugier dans un musée lui semblait pouvoir le sauver.

En moins d'une journée, il avait résilié tous ses abonnements, et rendu les clés de son appartement. Son propriétaire lui avait dit : « Il y a deux mois de préavis, monsieur Duris... On ne peut pas partir comme ça. Je dois me retourner, moi. » L'homme avait enchaîné quelques phrases sur le ton de la désolation excessive. Antoine avait coupé son monologue : « Ne vous inquiétez pas. Je vous paierai les deux mois. » Il avait loué une camionnette dans laquelle il avait chargé tous ses cartons. Principalement des cartons de livres. Il avait lu un article sur des Japonais qui quittaient leur vie ainsi, du jour au lendemain. On les appelait des *évaporés*. Ce mot magnifique cachait presque la tragédie de la situation. Il s'agissait souvent d'hommes ayant perdu leur travail, et ne pouvant pas assumer leur déchéance sociale dans une société basée sur l'apparence. Plutôt fuir et devenir clochard que d'affronter le regard d'une femme, d'une famille, de voisins. Cela n'avait rien à voir avec la situation d'Antoine, qui était au sommet de sa carrière, enseignant émérite et respecté. Chaque année, des dizaines d'étudiants et d'étudiantes rêvaient de travailler leur mémoire avec lui. Alors quoi ? Il y avait bien eu cette rupture avec Louise, mais les mois avaient cicatrisé cette blessure sentimentale. Et puis, cela arrivait à tout le monde de souffrir en amour. On ne quittait pas sa vie pour autant.

Il avait placé tous ses cartons, et les quelques meubles qu'il possédait, dans un box à Lyon. Et il avait pris le train pour Paris, avec une simple valise. Les premiers soirs, il avait dormi dans un hôtel deux étoiles près de la gare, avant de trouver un studio à louer dans un quartier populaire de la capitale. Il n'avait pas mis son nom sur la boîte aux lettres, et n'avait souscrit aucun abonnement. Le gaz et l'électricité étaient au nom du propriétaire. Plus personne ne pouvait le retrouver. Évidemment, ses proches s'étaient inquiétés. Pour les rassurer, ou plutôt pour qu'ils le laissent en paix, il avait envoyé un message collectif :

Chers tous,

Je suis profondément désolé de l'inquiétude que j'ai pu vous causer. Les derniers jours ont été si actifs que je n'ai pas pu répondre à vos messages. Rassurez-vous, tout va bien. J'ai décidé subitement de partir pour un long voyage. Vous savez que je rêve d'écrire un roman depuis longtemps, alors voilà, je prends une année sabbatique et je m'en vais. Je sais que j'aurais pu faire une fête de départ, mais tout est allé très vite. Pour mon projet, ne m'en veuillez pas, je vais me couper du monde. Je n'aurai plus de téléphone. Je vous enverrai parfois des mails.

Je vous aime,

ANTOINE

Il reçut des réponses admiratives de la part de certains, d'autres le jugèrent un peu fou. Mais

au fond, il était célibataire, sans enfants, c'était peut-être le moment d'accéder à son rêve. Beaucoup de ses amis finirent par le comprendre. Il lut leurs réponses, sans donner suite. Seule sa sœur ne crut pas à ce message. Eléonore était trop proche de lui pour admettre qu'il ait pu partir ainsi, sans même dîner avec elle une dernière fois. Sans même passer embrasser sa nièce avec qui il adorait jouer. Quelque chose n'était pas logique. Elle le harcela de messages : « Je t'en prie. Dis-moi où tu es. Dis-moi ce qui ne va pas. Je suis ta sœur, je suis là, s'il te plaît ne me laisse pas comme ça. Ne me laisse pas dans le silence... » Rien à faire. Aucune réponse. Elle tenta tout, changea de ton : « Tu ne peux pas me faire ça. C'est dégueulasse. Je n'y crois pas, à ton histoire de roman ! » Elle multipliait les messages. Antoine n'allumait plus son téléphone. Une seule fois, il le fit et lut les innombrables plaintes de sa sœur. Il n'avait que quelques mots à écrire, au moins pour la rassurer. Pour lui parler. Pourquoi n'y parvenait-il pas ? Il resta bloqué devant l'écran pendant plus d'une heure. C'était impossible. Une sorte de honte se mit à l'envahir. Une honte qui vous empêche d'agir.

Finalement, il réussit à lui répondre : « J'ai besoin de ce moment pour moi. Je te donnerai des nouvelles bientôt, mais arrête de t'inquiéter. Embrasse bien Joséphine. Ton frère, Antoine. » Il éteignit aussitôt son téléphone de peur qu'elle ne l'appelle dès la lecture du message. Comme

un criminel craignant d'être repéré, il décida de retirer la carte SIM, et la rangea dans un tiroir. Plus personne ne pourrait avoir accès à lui. Eléonore fut soulagée de lire ce message. Elle comprit immédiatement que tout était faux, et que cela avait dû lui demander un effort considérable pour rédiger ces quelques mots polis. Cela ne changeait rien à son inquiétude. À l'évidence, il allait mal. Elle avait été surprise qu'il signe « Ton frère, Antoine ». C'était la première fois qu'il utilisait cette formule, comme s'il voulait redéfinir leur lien pour en être sûr. Elle ignorait ce qu'il vivait, et pourquoi il agissait ainsi, mais elle savait qu'elle ne l'abandonnerait pas. Loin de l'apaiser, ce message la confortait dans l'idée qu'elle devait le retrouver le plus vite possible. Il lui faudrait du temps et de l'énergie, mais elle y parviendrait d'une manière inattendue.

4

En sortant de chez lui, Antoine croisa un voisin. Un homme sans âge, perdu entre quarante et soixante ans. Ce dernier le dévisagea avant de demander : « Vous êtes nouveau ici ? Vous avez remplacé Thibault ? » Antoine balbutia que oui, puis annonça qu'il était très pressé pour empêcher toute relance interrogative. Fallait-il qu'on nous demande sans cesse qui nous étions, ce que nous faisons, pourquoi nous vivions ici et pas

ailleurs ? Depuis qu'il avait fui, Antoine se rendait compte que la vie sociale ne s'arrête jamais, et qu'il devenait quasiment impossible de passer entre les gouttes humaines.

Au moins, à son travail, personne ne le remarquerait. Le gardien de musée n'existe pas. On déambule devant lui, les yeux rivés sur le prochain tableau. C'est un métier extraordinaire pour être seul au milieu d'une foule. Mathilde Mattel lui avait annoncé, dès la fin de leur entretien, qu'il commencerait le lundi suivant. Sur le seuil de son bureau, elle avait ajouté : « Je ne comprends toujours pas vos raisons, mais après tout, on peut estimer que c'est une chance pour nous de vous avoir dans la maison. » Son ton avait été si chaleureux. Pour Antoine, coupé du monde, elle avait été la seule personne avec qui il avait eu une véritable conversation depuis plus d'une semaine. Le nom de cette femme avait pris du coup une importance démesurée. Les jours suivants, il avait pensé à elle plusieurs fois, comme on se focalise dans la nuit sur un point lumineux. Était-elle mariée ? Avait-elle des enfants ? Comment devient-on DRH du musée d'Orsay ? Aimait-elle les films de Pasolini, les livres de Gogol, les *Impromptus* de Schubert ? En se laissant dériver vers ce désir de savoir, Antoine dut admettre qu'il n'était pas mort. La curiosité délimite le monde des vivants et celui des ombres.

Antoine était assis sur sa chaise, dans son costume couleur discrétion. On l'avait affecté à l'une

des salles consacrées à l'exposition Modigliani. Juste en face d'un portrait de Jeanne Hébuterne. Quel étrange hasard. Lui qui connaissait si bien la vie de cette femme, son destin tragique. La foule était si dense en ce premier jour qu'il ne parvenait pas à observer tranquillement le tableau. On se ruait pour voir cette rétrospective. Qu'en aurait pensé le peintre ? Antoine avait toujours été fasciné par ces vies réussies après coup. La gloire, la reconnaissance, l'argent, tout cela arrive, mais trop tard ; on récompense un tas d'os. Cela paraît presque pervers, cette excitation posthume, quand on connaît la vie de souffrances et d'humiliations du peintre. Voudrions-nous vivre notre plus belle histoire d'amour à titre posthume ? Et Jeanne... oui, la pauvre Jeanne. Pouvait-elle imaginer qu'on se presserait pour voir son visage enfermé à jamais dans un cadre ? Enfin, la voir, l'entrapercevoir plutôt. Antoine ne comprenait pas vraiment l'intérêt de contempler des tableaux dans de telles conditions. Bien sûr, c'est une chance d'accéder ainsi à la beauté, mais quel était le sens de cette observation au milieu d'une foule, en étant pressé et oppressé, et parasité par les commentaires des autres spectateurs ? Il essayait d'écouter tout ce qui se disait. Certains propos étaient lumineux, des hommes et des femmes réellement bouleversés de découvrir *en vrai* ces Modigliani ; et d'autres calamiteux. De sa position assise, il allait parcourir l'étendue de la sociologie humaine. Certains ne disaient pas « J'ai visité le musée d'Orsay » mais « J'ai fait Orsay », un verbe qui trahit une sorte

de nécessité sociale ; pratiquement une liste de courses. Ces touristes n'hésitaient pas à employer la même expression pour les pays : « J'ai fait le Japon l'été dernier... » Ainsi, on fait les lieux maintenant. Et quand on va à Cracovie, on fait Auschwitz.

Les pensées d'Antoine étaient sans doute acerbes, mais au moins il pensait ; cela le changeait de cette zone léthargique dans laquelle il végétait depuis quelque temps. Grâce à cette foule incessante, il s'échappait de lui-même. Les heures avaient défilé à une allure folle, à l'opposé des derniers jours où chaque minute s'était habillée d'un vêtement d'éternité. Étudiant aux Beaux-Arts, puis enseignant, il avait passé sa vie dans les musées. Ici même, à Orsay, il se souvenait d'après-midi entiers à arpenter les salles. Jamais il n'aurait imaginé revenir des années plus tard en tant que gardien. Cela lui donnait une tout autre vision du fonctionnement d'un musée. Son errance actuelle lui permettrait sûrement d'enrichir sa compréhension du monde de l'art. Mais était-ce important ? Allait-il seulement un jour retourner à Lyon et reprendre sa vie ? Rien n'était moins sûr.

Alors qu'il dérivait vers des incertitudes existentielles, un collègue s'approcha de lui. Alain, tel était son prénom, gardait l'autre côté de la salle. Plusieurs fois dans la journée, il lui avait lancé de petits signes amicaux. Antoine avait répondu par

l'activation d'un rictus minimal. On se soutenait entre passagers du même travail.

« Quelle journée, hein ? C'est fou..., commençait-il en soufflant.

— Oui.

— Suis content de faire ma pause.

— ...

— Vraiment, je te dis ce que je pense. Je suis arrivé ce matin, je me suis dit, il n'y aura pas grand monde pour venir voir ça. Je ne le connaissais pas, Modigliani. Franchement, chapeau le mec.

— ...

— Ça te dirait d'aller boire une bière, après le boulot ? On est rincés, ça nous fera du bien.

— ... »

C'était le prototype de l'impasse sociale. Dire non, c'était passer pour quelqu'un de désagréable. On remarquerait Antoine, on parlerait de lui, on le jugerait. Il voulait à tout prix éviter de faire des vagues. Le paradoxe était insupportable, mais, pour se faire oublier, le mieux était encore de se mêler aux autres. La seule échappatoire aurait été l'invention immédiate d'une excuse : un rendez-vous important ou une famille à retrouver chez soi. Mais cela requérait une certaine réactivité, un art instinctif de l'esquive. Tout ce dont n'était plus doté Antoine. Plus on mettait de temps à répondre, moins on pouvait fuir. Alors qu'il ne rêvait que de rentrer chez lui, il finit par dire : « Très bonne idée. »

Deux heures plus tard, les deux hommes se retrouvaient au comptoir d'un bar. Antoine buvait une bière avec un parfait inconnu. Rien ne lui paraissait naturel ; même le goût de la bière dans sa gorge était étrange¹. L'homme parlait sans cesse, ce qui était le bon côté de la situation présente. Antoine n'avait pas à prendre en charge le moindre sujet de conversation. Il observait le visage de son interlocuteur, et cela l'empêchait de saisir l'intégralité de ses propos. Certaines personnes ont du mal à regarder et écouter en même temps ; Antoine faisait partie de cette catégorie. Alain était si massif qu'on l'aurait dit extirpé d'un bloc de pierre. Malgré son côté bourru, ses gestes n'étaient pas brusques ; on pouvait même dire qu'ils étaient plutôt délicats. On sentait un homme qui cherchait à s'affiner, mais il lui manquait ce que les gens appellent communément *du charme*. Sans être disgracieux, son visage ressemblait à un roman dont on n'a pas envie de tourner les pages.

« Tu as l'air différent des autres, annonça-t-il au bout d'un moment.

— Ah bon ? répondit Antoine, légèrement inquiet à l'idée qu'on puisse le distinguer de la masse.

— Tu as un air absent. Tu es là sans être là.

— ...

1. On aurait dit comme une autre boisson qui se faisait passer pour de la bière ; une sorte d'imposture liquide.

— Je t'ai regardé plusieurs fois aujourd'hui, et j'ai vu que tu mettais toujours du temps à réagir à mes petits signes.

— Ah...

— Tu dois être très rêveur, c'est tout. Remarque, il n'y a pas de critères pour faire ce métier. C'est ça qui est bien. Il y a de tout. Des étudiants en art, des artistes, mais aussi des employés qui s'en foutent, de la peinture. Ce sont des fonctionnaires de la chaise. Moi, j'en fais un peu partie. Avant j'étais gardien de nuit dans un garage. Voir des voitures passer, je n'en pouvais plus. L'avantage avec les tableaux, c'est que ça ne bouge pas.

— ... »

À cet instant, Alain se lança dans un long monologue, le genre de monologue qui dure peut-être encore maintenant. On le sentait désireux de rattraper une journée passée assis en silence. Il se mit à évoquer sa femme, Odette ou Henriette, Antoine n'avait pas réussi à saisir le prénom au passage. Depuis qu'il travaillait à Orsay, Alain sentait bien qu'elle était plus admirative. Cela le rendait heureux. Il avait ajouté : « Finalement, on cherche sans cesse la considération de celle qu'on aime... » Son ton s'était subitement teinté d'un soupçon de mélancolie. Une poésie se cachait peut-être dans les interstices de ce physique abrupt. À cet instant, Antoine décrocha complètement, soudain accaparé par un sentiment paranoïaque. Pourquoi cet homme l'avait-il observé

David Foenkinos

Vers la beauté

Antoine Duris est professeur aux Beaux-Arts de Lyon. Du jour au lendemain, il décide de tout quitter pour devenir gardien de salle au musée d'Orsay. Personne ne comprend cette surprenante reconversion de la part d'un spécialiste de Modigliani. Qu'a-t-il vécu pour fuir ainsi ? Mathilde, la DRH du musée, est décidée à percer son secret.

« Un récit qui ne nous lâche plus, nous sidère, nous bouleverse. »

Bernard Lehut, RTL

« Comme dans *Charlotte*, quelque chose de lumineux, de vital se dégage de ce récit. Un roman puissant qui vous dévore. »

Mohammed Aïssaoui, *Le Figaro littéraire*



Vers la beauté
David Foerkinos

Cette édition électronique du livre
Vers la beauté de David Foerkinos
a été réalisée le 22 mars 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072824425 - Numéro d'édition : 342678).
Code Sodis : U21566 - ISBN : 9782072824456.
Numéro d'édition : 342681.